

LE MONDE LIBERTAIRE est poursuivi

NOVEMBRE 1960
MENSUEL - No 64

PRIX : 0,50 NF
58 F.M.

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux PARIS-XI
Tél. : VOL 34-08

C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger .. 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste



le monde libertaire

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

AU SOMMAIRE

PAGE 2 :

Le Socialisme et le libéralisme par l'Internationale Ouvrière, par Roger Hagnaver.

PAGE 3 :

La véritable Libération par Maurice Laisant.
Interview de Daniel Guérin.

PAGE 4 :

Les signataires et les manifestes.
par Louis Chavance.
A travers les Revues.

AINS ces messieurs du gouvernement nous font l'honneur de lancer contre nous trois commissions rogatoires au sujet de l'article de Joyeux « La justice aux mains sales », pour insulte à l'armée et aux magistrats militaires ainsi que pour provocation des militaires à la désobéissance.

Qui s'en étonnerait ? Dans le temps où les jeunes voyous d'extrême-droite peuvent descendre les Champs-Élysées en brisant les vitres et en poussant des cris de mort avec l'impunité assurée des pouvoirs publics, comment ceux qui réclament la paix, la fin des massacres et des tortures ne seraient-ils pas des coupables ? Comment le fait de prononcer certaines vérités ne serait-il pas une injure à ceux que gênent ces vérités ?

Mais en poursuivant notre journal, ce qu'on espère, c'est lui couper les vivres et le réduire au silence.

Eh bien ! non ! Nos amis sont assez nombreux pour nous aider, pour multiplier leur aide, pour recueillir des abonnements, pour souscrire à nos listes et pour permettre au « Monde Libertaire », qui constitue une flamme dans les ténébres où nous sommes, de ne pas disparaître pour une question de gros sous.

C'est dans ces heures-là que l'on reconnaît ceux qu'anime une pensée libre, c'est dans cette heure-là que vous aurez tous à cœur de répondre présents par l'aide que vous nous apporterez et grâce à laquelle notre journal continuera à se faire entendre.

LA REDACTION.

Pourquoi j'ai signé le MANIFESTE des 121 ?

M AIS d'abord pourquoi pas ? Les chefs de guerre se transforment en chefs de bande. Les généraux sont en perpétuel état d'insoumission envers le gouvernement qui les paye, envoient le ministre qui est leur chef et auquel ils doivent obéissance, envoient un régime auquel ils ont donné leur caution. L'indiscipline, la rébellion, la militarisation sont devenues les méthodes de chantage des états-majors pour que la guerre d'Algérie constitue une source de profits de toutes sortes — soldes, avancement, indépendance — auquel ils ne veulent en aucun cas renoncer ! Et les hommes du contingent n'auraient pas le droit de choisir ! Rien dans la Constitution n'indique que le refus d'obéissance soit un privilège réservé aux officiers. Au contraire, les hommes sont, par-là, égaux devant la loi !

Où, pourquoi n'aurais-je pas signé le manifeste sur l'insoumission alors qu'un Salan, qui en d'autres temps avait fini sa carrière à la Bastille ou dans les fossés de Vincennes, a reçu comme salaire de son insoumission à son chef direct, le président du conseil, la « cellule »

par Maurice JOYEUX

du gouvernement de Paris. Certain bon apôtre rétorque que l'armée veut sauver le pays à sa manière ! Il me semble avoir eu dans les mains un gros bouquin qui commençait par cette phrase : « La discipline faisant la force principale des armées... ». Et si l'on admet cette désobéissance des états-majors, au nom de quels principes la refuserait-on à la troupe ? Où a-t-on pris qu'un Massu, crétin notoire, ait un droit de refus devant des ordres, alors qu'on le conteste à un universitaire du contingent.

En vérité ce droit, les généraux s'arrogent, en violant la loi, et ce n'est pas un dangereux terroriste qui a dit que lorsque la loi était violée « l'insurrection était le plus sacré des devoirs » c'est Edouard Herriot !

Mais j'ai signé le Manifeste des 121 avec certains autres de nos camarades libertaires pour d'autres raisons.

La guerre d'Algérie dure depuis six ans et tout le monde, je dis bien tout le monde, s'est employé à y mettre fin ! — A sa manière bien entendu ! Les militaires, appuyés par les gouvernements de la IV^e République, ont essayé de la gagner avec le résultat que vous connaissez. Les politiciens de droite qui avaient été les plus farouches supporters des gros colons, ont tenté l'opération réduction, l'intégration, l'Algérie française, l'égalité entre les peuples, les races, bref ils ont repris à leur compte le vieux projet Blum-Violette qu'ils avaient fait chouer avant la dernière guerre, mais le peuple arabe a refusé cette petite tondue sur laquelle il restait des traces de sang. De Gaulle, embarrassé par cet abécédairisme qui empêche toute politique de grandeur, a vu également d'un œil réjouissant les partis politiques qui se réclament du marxisme ont, eux, retroussés leurs manches, relui les œuvres complètes du maître et leurs annexes dues aux plumes géniales de Kauski ou de Lénine. Tout cet arsenal idéologique s'est avéré désuet, inapplicable, dépassé. Bien loin de transformer la guerre impérialiste en guerre civile, les jeunes sont revenus, lorsqu'ils sont revenus, détraqués par le milieu, désabusés dans le meilleur des cas, trop souvent gagnés par une propagande qui a su s'adapter aux faits. Ce n'est pas à quelque chose de bien nouveau et à un compte les exemples de réussite d'une telle tactique. Depuis la révolution russe, il n'en existe pas, et d'ailleurs la Révolution d'Octobre fut à l'origine une révolte d'ouvriers des usines et de paysans avant d'être une révolte militaire.

Cette impuissance de tous les groupes humains a été vivement ressentie par une jeunesse appelée à faire les frais de la guerre, qui voyait ses mythes s'écrouler et qui jugeait sévèrement les pantins grotesques qui s'agitait dans le vide. Et c'est tout naturellement qu'une partie non négligeable de cette jeunesse se tourna vers le refus, arme suprême contre le désarroi des uns et la folie des autres.

Le Manifeste des 121 n'est rien d'autre que la constatation de ces faits. Signé par des écrivains et des artistes dont beaucoup sont de formation marxiste, il est un procès-verbal de carence des organisations dites « révolutionnaires » et sans en avoir l'ambition il justifie la propagande anarchiste et il constate que seule la propagande anarchiste est susceptible d'éclairer les problèmes que la guerre pose à la conscience humaine. Car la propagande anarchiste est d'abord refus. Refus

(suite page 3)

La véritable nature de l'opposition

D ANS les propos qu'il a tenus à Menton, le général de Gaulle a sur un point dissipé l'équivoque. L'Etat c'est lui ; et les parlementaires, députés ou sénateurs, ne sont que les instruments d'une légitimité dont il est le seul dépositaire. Les syndicalistes, les publicistes, les journalistes peuvent s'aligner sur de censure mollettiste était là pour donner le change, parodier la démocratie. Si Debré a pu trembler pour son ministère, c'est moins parce que les personnages qui s'obstinent à déconsidérer le socialisme faisaient semblant d'avoir l'air de froncer les sourcils que par l'enchaînement d'oppositions de droite, jusque

par Jean MERCEUR

la doctrine gaulliste Cela leur est permis. Mais les opposants, l'opinion publique, doivent se confiner dans l'opposition constructive toute action anti-gaulliste étant par sa nature même anti-française, censurée et condamnée comme il sied à ce genre de perversion.

L'opinion publique est à ce point ignorée, bâouée, que 70 voix ont suffi pour faire adopter par une Assemblée sans représentativité, sans véritable débat, un projet — la force de frappe ! — dont personne ne voulait. La motion

dans son propre (?) parti, le peu d'enthousiasme des élus musulmans préfabriqués à cautionner une politique dont ils savent qu'ils auraient à rendre compte un jour ou l'autre ; et enfin la menace d'une manifestation de rue des étudiants parisiens. Car il est hors de doute que la stabilité du gouvernement Debré ne peut être mise en cause ni par la S.F.I.O. qui, bien que prenant des distances à l'égard de Colombey, est incapable de peser d'une manière

(Suite page 2)

MANIFESTATION INTERDITE

LA manifestation organisée par l'U.N.E.F. à la Bastille n'aura pas lieu. Le Parti Communiste, le Parti Socialiste, la C.G.T., pour une fois unis dans une même volonté de sabotage, ont poignardé la protestation de la jeunesse dressée contre la guerre d'Algérie.

La peur du communisme, la volonté de maintenir la protestation verbale dans l'enceinte décriée du Palais-Bourbon, ont poussé les socialistes et le bureau confédéral F.O. à abandonner la jeunesse des écoles et le monde du travail pour la première fois unis pour mettre fin au carnage.

Le Parti Communiste, qui sentait que le mouvement lui échappait, a montré à tous son vrai visage, entraînant dans son sillage une C.G.T. domestiquée qui n'a pas hésité à renier la parole donnée aux organisateurs. Etrange destinée que celle de ce parti dont les tranchées d'histoire sont encastées dans les remiements et les trahisons.

Mais la lutte contre la guerre continue. Des forces neuves viennent de se dégager qui poursuivront l'action entreprise. De grosses organisations

(suite page 2)

ALGÉRIE... point de regroupement

P OUR la troisième fois cette année, les syndicats C.F.T.C., C.G.T., F.E.N., F.O., U.N.E.F., acceptent d'agir en commun. Janvier, juin, octobre, un seul thème : l'Algérie, son ombre, le fascisme.

Après l'échec des pourparlers de Melun qui avaient fait renaître quelques espoirs, septembre n'a pas vu s'annoncer l'astuce habituelle destinée à faire passer à la France, sans trop de dommages et en rassurant l'opinion publique, l'examen de l'O.N.U. La proximité du débat semble nous assurer qu'aucune initiative ne sera prise, d'ici là, par le gou-

vernement, le serait-elle que nous ne pourrions guère lui accorder que le même mérite qu'aux précédentes. D'autre part, il n'est jour qui n'apporte des motions, ou appels en faveur, pour le moins, d'une paix négociée en Algérie. Procès du réseau Jeanson, Manifeste des 121, Appel à l'opinion pour une paix négociée en Algérie lancé par des syndicalistes et des universitaires, autant de témoignages qui, au lieu de désarmer l'opinion, ont souligné à une situation absurde, désespérante.

Ce malaise général, qu'on pourrait presque appeler une mauvaise conscience générale, s'est traduit, dès septembre,

cessivement la F.E.N., la C.F.T.C. et F.O. et la C.G.T. sur le plan régional acceptèrent de manifester en commun le 27 octobre. Ce ne fut ni sans heures ni sans difficultés. La C.G.T. et le P.C., par l'intermédiaire de Thorez et de Waldeck-Rochet, prirent des airs de douairières outragées à l'avable point été consultées au préalable. La C.G.T. et le P.C. préférèrent les actions localisées où, avec le Mouvement de la Paix, ils peuvent jouer un rôle prépondérant, manifestations de quelques centaines de personnes vite terminées, la moitié des participants se retrouvant au commissariat. La confédération F.O. fut très réticente, seules les U.D. s'engagèrent, l'état-major estimant que le moment d'une action massive n'était pas venu, et se refusant à une action commune avec la C.G.T. La C.F.T.C. fut la moins hésitante, puisque l'union ne se faisait pas directement avec la C.G.T. et, en outre, les sections les plus actives (métallurgie, chimie) ont, pour leur part, préconisé l'unité la plus large avec toutes les formations pour imposer une solution négociée en Algérie. Sur le plan local, l'union se réalisa, avec quelques résultats, à Grenoble, lors de la visite présidentielle, et se traduisit par le boycottage des cérémonies publiques et un meeting commun.

De même à Toulouse, après l'agression commise par les militaires, qui ne sionnés, le rassemblement de l'Étoile qui s'est terminé en marche sur l'Élysée ? Le journal tombera avant que nous ne le sachions. Les organisations syndicales ont maintenu leur mot d'ordre. La police sera au rendez-vous. Que par-delà les querelles de clocher, qui continuent presque à la discussion sur le masse, nous ayons l'unité se réalise, nul doute que l'écho ne soit profond et que la masse ne sorte de son

De sera la manifestation interdite par le gouvernement qui a permis le 3 octobre le rassemblement de l'Étoile qui s'est terminé en marche sur l'Élysée ? Le journal tombera avant que nous ne le sachions. Les organisations syndicales ont maintenu leur mot d'ordre. La police sera au rendez-vous. Que par-delà les querelles de clocher, qui continuent presque à la discussion sur le masse, nous ayons l'unité se réalise, nul doute que l'écho ne soit profond et que la masse ne sorte de son

(Suite page 3)

LA VERTU DES ÉCHANGES LIBRES

IL faut parler encore du problème des échanges internationaux. C'est un domaine où il est le plus facile de bourrer le crâne des hommes de bonne volonté. Les gros malins qui dirigent l'économie et par là toute la politique des nations le savent bien. Le grand malheur, c'est que le monde ouvrier organisé ou non s'y laisse prendre, soit par ignorance, soit par le biais d'une fausse compréhension de la solidarité politique ou syndicale.

Rien n'est plus facile à faire croire à l'homme de la rue, à l'ouvrier, au commerçant, au petit patron, qu'il soit de droite ou de gauche, qu'il professe une religion catholique ou communiste, que son intérêt comme Français, et bien entendu comme Belge, Italien ou Allemand, etc., est de produire chez lui, sur son sol ou dans ses fabriques, ce qui est nécessaire à sa consommation. Il paraît que c'est là une des conditions essentielles de l'indépendance des peuples. Cette conception de l'indépendance individuelle, nationale ou collective est antisociale au plus haut degré, et témoigne chez ceux qui la prônent une méconnaissance totale du fonctionnement de l'économie dans nos sociétés. C'est facile à démontrer.

Regardons ce qui se passe autour de nous, dans notre intérieur, dans notre village, dans notre ville, dans notre région. Chez vous, dans votre maison, vous exécutez les actes de votre vie quotidienne, mais seulement ceux

qui sont faciles : par exemple, votre ménagère prépare le repas, repasse, raccommode, etc., vous-même, vous jardinez, vous bouchez un trou dans un mur, vous remettez en place une tuile du toit de votre maison, etc., mais dès qu'il s'agit d'un gros travail qui exige de gros frais et beaucoup de temps, vous faites appel à un homme de métier. Eh bien ! dites-moi, vous sentez-vous moins indépendant, moins libre, parce que pour une partie de votre vie quotidienne, vous dépendez plus ou moins de votre prochain ? Vous avez besoin des autres, mais les autres ont aussi besoin de vous. En quoi l'indépendance de chacun est-elle menacée ?

Dans notre village, dans notre région, n'est-ce pas la même chose ? Les paysans préfèrent aller au marché ou en ville et acheter quantité de choses qu'ils pourraient fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils calculent que pour eux, il est plus économique de se les procurer avec l'argent de la vente de leurs produits. Les gens des villes et des bourgs raisonnent et agissent de même en sens inverse. Il en est ainsi dans le monde entier pour toutes les régions et toute mesure est néfaste qui serait prise contre ce mode de fonctionnement de l'économie, contre cette liberté fondamentale de produire et d'échanger.

Ah ! pourquoi n'en serait-il pas de même dans les rapports économiques de nation à nation. Quel intérêt a une nation à produire des choses qu'elle peut se

procurer à meilleur marché chez sa voisine. Le grand quotidien de la région lyonnaise, le « Progrès de Lyon » du 30 août 1960, faisait connaître à ses lecteurs qu'un cultivateur du Rhône avait réussi pour la première fois dans ses annales agricoles une récolte de blé dur. De là à conclure que les essais doivent être encouragés, il n'y a qu'un pas. D'autant plus

par Jean FONTAINE

que l'expérimentateur et les protagonistes de l'essai mettent en jeu l'argument bien connu de la balance commerciale. Chacun sait que le blé dur nécessaire à la fabrication des pâtes alimentaires vient mal sous notre climat et que nous l'achetons aux USA, au Canada et même aux Russes. Dans le cas où on le produirait chez nous, cela dit-on, améliorerait notre balance. Cela est entièrement faux. Le seul avantage que nous pourrions tirer de l'expérience serait d'arriver à produire plus vite, la qualité inférieure. L'expérience du riz que l'on cultive dans les Bouches-du-Rhône montre bien le danger des erreurs économiques de ce genre. Le riz français est plus cher qu'ailleurs parce que sa produc-

tion ne tient que grâce à des subventions et aux taxes fiscales qui frappent les riz étrangers qui rentrent chez nous. « Acheter français, consommer français » est un slogan absurde : il signifie à consommation égale, qu'on paie tout simplement plus cher ce qu'on achète et, donc, qu'il faut travailler davantage pour rétablir l'équilibre. Et qui travaille davan-

cer ? Le laisse au lecteur le soin de répondre. On parle souvent d'industries nationales qu'il faut protéger contre la concurrence étrangère. La vérité à ce sujet, c'est que précisément les industries dites nationales sont celles qui ne craignent aucune concurrence et un peuple soucieux de son avenir économique ne doit pas craindre la concurrence étrangère, mais au contraire doit plutôt donner libre cours à cette concurrence. Mais, objectera-t-on et c'est là le grand argument est-il toujours possible de produire chez soi meilleur marché que chez le voisin de la concurrence étrangère, c'est-à-dire d'acheter cher ce voisin ? Que faire si, dans la production, l'étranger, les autres, l'emportent dans les domaines ? On peut affirmer qu'une réponse valable d'ac-

cord avec l'histoire a été donnée à cette objection par les économistes du dernier siècle. Et cette réponse, la voici : Dans le domaine économique, la supériorité absolue n'est pas un facteur décisif et dans la pratique des échanges, ce n'est pas la valeur en céréales. La valeur relative, comparatif qui est déterminant. Ainsi par exemple, il est possible que dans un pays favorisé en tout par la nature, deux unités de fer s'échangent contre une unité de céréales, et que dans un autre pays pauvre en tout, on comme on dit sous-développé, il faut une unité de céréales pour avoir quatre unités de fer. Le fer est donc meilleur marché dans le pays pauvre que dans le pays riche si on en mesure la valeur en céréales. La conséquence, s'il n'existe pas comme aujourd'hui des dirigistes nationaux, c'est que les pays favorisés achèteraient son fer, c'est-à-dire certains produits industriels dans le pays défavorisé et le payera en céréales ; il réduira ainsi sa production en fer tandis que l'autre réduira sa production en céréales. Et si l'on veut bien réfléchir à cette solution, on comprendra qu'elle est avantageuse pour les deux peuples puisque la production totale en fer et en céréales augmentera.

Cet exemple n'est qu'un schéma bien sûr, mais quand on sait la grande diversité des prix à travers le monde, il prouve que les peuples qui se croient inférieurs

ou sous-développés peuvent arriver par leurs propres moyens au stade de la prospérité et même de venir dans certains secteurs des concurrents redoutables. Tous les échanges, à condition qu'ils soient de part et d'autre librement acceptés peuvent revêtir ce caractère qui va dans le sens de la division du travail, c'est-à-dire de la paix et de la solidarité.

Certes, chez les peuples défavorisés ou en retard, les produits offerts ont souvent demandé plus de travail et dans ce cas les échanges, au sens proudhonien du mot, ne sont pas équitables. C'est la conséquence d'une loi naturelle qui veut que la valeur d'une marchandise se mesure au temps minimum nécessaire à sa création. Au surplus, si ces peuples refusent l'échange, ils se privent sans aucune compensation pour eux d'une situation favorable qu'ils ont sur le marché international où il n'est jamais question d'échanger des heures de travail (une heure = une heure).

En conclusion de cette courte étude, je dirai que c'est là, dans une production et des échanges libres, dans une division du travail internationale la plus poussée que se trouve la solution au problème angoissant des peuples et de la prospérité. Ce n'est pas dans l'interminable bla bla des charlatans internationaux de la politique, ni dans les interventions stériles et impuissantes des hommes dits « d'Etat qui opèrent à New-York, Rome ou Moscou,



Mon-seigneur...

« monseigneur » à celui qui s'avoue prétendant au trône, et qui attend un nouveau, un futur 13 mai pour faire don de sa personne à la France renouée par une autre « divine surprise » ?

Cinquième République ? Ou Troisième Empire ? Ou second Etat français ? Ou régence entre une vacance et une restauration ?

Franco répète que l'Espagne est une monarchie dont les princes sont le temps qu'il les remplace — libérés provisoirement du pouvoir. On se demande si en France...

Ah ! certes, nous ne sommes pas indifférents à la mort d'un jeune homme — mort qu'il soit — tué au feu dans une guerre que le gouvernement actuel s'ingénie à faire durer.

Pourtant, cela ne justifie pas qu'il y ait deux poids et deux mesures dans la compassion accordée à ceux qui en dépit de la perte.

Monseigneur ! Monseigneur de ces combats qui se traitent encore ? Seize, dont les pères n'avaient pas de titre de noblesse, pas de présentation à un spectre quelconque...

Et n'ont pas reçu de condamnations ou on les appelle « monseigneur ».

Monseigneur !

Est-ce une république, le régime dont le chef donne du

P.-V. BERTHER.

APPEL A L'OPINION

Monsieur Denis FORESTIER,
Secrétaire du S.N.I.

Mon Cher Camarade,

La Fédération Anarchiste après avoir pris connaissance de la proposition du Congrès de Strasbourg, vous adresse son plein accord pour le manifeste que vous venez de faire paraître et pour la forme de pétition que vous voulez lui donner.

Nous pensions comme vous que c'est au S.N.I. de prendre à charge de recueillir les signatures.

Moralement, parce que vous êtes ceux dans ce pays, comme dans le monde, qui avez à charge d'éveiller l'intelligence des générations futures, et que, par là même, vous ne pouvez que condam-

ner la guerre qui brise et anéantit en quelques secondes ce que vous avez mis des années à former.

Matériellement, parce que vous touchez l'ensemble de toutes les communes de France où vous êtes en contact avec la population et écoutez par elle.

Cependant la Fédération Anarchiste veut faire mieux que de vous adresser un vœu symbolique, elle s'engage à vous appuyer dans toutes les localités où elle a des groupes et où cette aide vous sera efficace, elle s'engage également à participer financièrement dans la mesure de ses faibles moyens aux frais de la pétition nationale que vous avez prévue.

Nous vous prions d'agréer, Mon Cher Camarade, l'expression de nos sentiments d'hommes libres.

Le Comité de Relations de la F.A.

Où bien celle-ci s'imposera dans les convulsions, dans les pires conditions, tant en France qu'en Algérie. Ou bien elle sera obtenue par une négociation sans exclusive ni préalable.

L'équivoque et le malaise où nous fait vivre une politique double se dévoilent : l'affaire des jeunes devient l'affaire de tous, l'affaire de la Nation.

Tous, nous sommes mis en demeure d'opter entre les conceptions des ultras ou des officiers activistes et une volonté de paix sans équivoque et sans ruse.

Nous invitons tous ceux qui ont choisi comme nous à signer cet appel.

La guerre d'Algérie qui, depuis six ans, rongé le pays, n'est ni une opération de police, ni, comme il est dit depuis peu, une suite de « tiraillements et d'embuscades ».

L'échec des négociations de Melun et les difficultés accrues de la renouer ne sont pas, comme on veut le faire croire, principalement imputables à l'intransigeance du F.L.N.

La politique d'investissements et de promotion musulmane n'apaise pas le conflit et ne peut l'apaiser — serait-elle effective — tant que se poursuivent razzias, tortures, déportations, que rien, pas même les attentats, ne peut justifier, et tant que continue d'être refusé l'exercice du droit, reconnu, à l'autodétermination réelle.

Un nombre croissant de Français présentent la vérité. La vérité c'est qu'il n'y a d'autre dénouement qu'une paix négociée ;

c'est que les formules avancées par le Pouvoir — paix des braves, autodétermination, Algérie algérienne, entité algérienne — ont une logique, appellent une conclusion que tout le monde voit ;

c'est qu'il n'y a plus d'Algérie française possible et qu'aucune politique ne saurait renverser le cours de l'évolution présente ;

c'est enfin que le chantage exercé par les milieux ultras et par une partie de l'Armée interdit de faire la paix.

Cette vérité s'impose, hors de toute doctrine politique ou morale, avant tout débat sur le nationalisme algérien, sur la nature du F.L.N. et sur celle du régime installé en France.

Le Pouvoir s'emploie à la dissimuler, il falsifie les faits et pourchasse jusqu'à leur évocation. Certains journaux sont saisis pour révéler les opinions gênantes, lors même qu'ils ne les partagent pas ; des sujets d'articles à l'annonce.

La fraction la plus avertie de l'opinion s'accommode de cet état de choses : c'est qu'un son opposition à la guerre, si vive soit-elle, n'est qu'un fait de pensée.

La masse des Français subissent tous les effets de la guerre sur le plan moral, social, économique ; mais comme ils n'ont pas la guerre chez eux, la vérité qu'ils sentent ne devient pas volonté politique.

Les jeunes gens, eux, sont jetés dans la guerre ; et, dans la guerre, la vérité les attend. Avec la vérité, le désespoir, l'endurcissement, la dégradation, la crise de conscience ou même la révolte. Sans qu'ils portent en aucune manière la responsabilité des faits, ils sont tous exposés à des choix lourds de conséquences : certains reviennent marqués par le racisme ; d'autres, l'expérience faite, essaient d'oublier ; d'autres connaissent le dégoût ; d'autres endurent la répression sur place et dans l'obscurité pour avoir refusé de participer à des actions qu'ils réprouvent ; d'autres préfèrent l'emprisonnement au service de guerre ; d'autres choisissent l'insoumission.

Les signataires de cette déclaration affirment que, dans la situation donnée, la crise de conscience et l'esprit de révolte des jeunes sont inévitables. Ils sont persuadés qu'ils ne feront que s'aggraver tant que le motif n'en sera pas supprimé : la guerre elle-même. Et c'est en vain que les tribunaux incompétents à légitimité d'Etat quand le Pouvoir lui-même ruine l'exercice des droits démocratiques, quand le mépris des lois est éclatant chez une partie des officiers.

La logique de la situation, c'est la paix ; la logique du Pouvoir, dès lors qu'il s'en détourne après avoir pu espérer, c'est la répression. Dès celle-ci s'aggrave, comme l'attestent de nouvelles atteintes aux libertés, prenant prétexte d'un récent manifeste ; bientôt, elle risque de se généraliser. Mais qu'éprouve-t-elle d'autre que l'échec d'une politique ? Que peut-elle faire d'autre que tenter de retarder la solution nécessaire ?

Pourquoi j'ai signé

(Suite de la page 1)

Individual qui reste une affaire personnelle et échappe aux propagandes, mais aussi refus collectif qui porte le nom de « grève générale contre toute guerre » et qui est non seulement un mot d'ordre anarchiste, mais également celui du mouvement syndical lorsqu'il échappe à l'étroitesse des partis politiques.

Pourquoi j'ai signé le Manifeste ? Pourquoi n'aurais-je pas signé ce Manifeste ?

En vérité, par son écho insolite, le Manifeste des 121 a sensibilisé une opinion qui depuis six ans dormait sans rien vouloir entendre. Tranquillement il constate que l'insoumission est un droit. Les anarchistes n'ont jamais dit autre chose.

Cri de révolte contre l'impuissance à mettre fin à la guerre en Algérie il est, que ses auteurs y consentent ou pas, d'essence anarchiste et c'est alors moi qui retourne la question :

Pourquoi n'avez-vous pas signé le Manifeste des 121 ?

Maurice JOYEUX.

UN SERVICE CIVIL A LIEU

Dans le prochain numéro :

TENDANCES ET FORMES DE L'ANARCHIE

par René FUGLER

Suivant l'exemple du Service civil international ouvrant ses camps à ceux qui refusent le service militaire, la ligue d'action civique non violente vient de créer un centre à Terrassan en Dordogne pour les objecteurs.

Rappelons que Boisgoutier, déserteur, qui s'y était rendu, vient d'être arrêté sur l'ordre des pouvoirs qui admettent la poursuite de la guerre, mais non le soutien aux sinistrés du Sud-Ouest.

LA VERITABLE LIBERATION

L'UNE des principales objections qui nous est opposée lorsque nous développons nos théories, est de savoir comment elles pourront s'inscrire dans le contexte social, satisfaire aux exigences de la planète, faire fonctionner les rouages multiples de la société moderne, administrer ses organismes de production et de répartition.

Nous pouvons répondre en gros que la bonne marche de la production peut être assurée par les producteurs eux-mêmes (ce qui devrait être le rôle des syndicats) et que la répartition peut être gérée par les consommateurs sur la base de la commune, avec organisme de liaison à l'échelle régionale, nationale et mondiale.

L'on peut ajouter qu'à l'inverse du système dans lequel nous vivons, où la consommation est basée sur la production, nous voulons établir un système où la production se régèlerait sur les besoins réels des hommes. Ceci pose précisément la question de ces besoins et de ce qu'ils sont.

Il est bien évident qu'il ne saurait être question pour notre civilisation de retourner à l'âge des cavernes, de refuser les progrès techniques qui allègent l'homme dans ses tâches

les plus pénibles ; il est juste de reconnaître les bienfaits que la science a apporté au cours des siècles en affranchissant le travailleur de bien des servitudes.

Mais il serait non moins stupide d'accepter les yeux fermés toutes les contingences dont la société nous encombre et qui, sous l'étiquette de science, ne visent qu'à satisfaire le profit des uns et maintenir les autres dans des servitudes de travail.

Nos aînés, lorsqu'ils révalaient d'émancipation et revendiquaient les huit heures, avaient établi l'horaire suivant : — huit heures de travail ; — huit heures de repos ; — huit heures de loisirs, et cette dernière tranche était, dans leur esprit, la possibilité pour les masses de lire, s'instruire, voyager, visiter les musées, fréquenter les théâtres,

suivre les cours, hanter les lieux de discussion et les conférences.

Depuis lors, la classe ouvrière a obtenu les quarante heures et les congés payés, son standing de vie s'est amélioré. Il importerait de savoir ce qu'est devenue cette tranche de loisirs dont parlent nos pères ?

La vérité c'est que dans le même temps où le capitalisme et l'étatisme lâchaient des avantages aux travailleurs, ils implantaient dans cette classe ouvrière, des besoins dont celle-ci allait être l'esclave.

A grand renfort de publicité on allait présenter comme indispensables à la vie quotidienne, mille surcharges inutiles, sous lesquelles le peuple allait ployer.

L'objectif était double : faire du producteur le consommateur de nouvelles industries, deuxièmement détourner son esprit de tous les problèmes réels en accaparant son corps et sa pensée.

Ainsi le snobisme jusqu'alors privilège des classes aisées,

allait porter ses ravages sur l'ensemble des travailleurs.

Le sport est la principale réussite de cet accaparement physique sur l'homme. S'il est normal que celui-ci cultive ses muscles comme son intelligence, si l'on ne peut qu'applaudir à la construction des stades et des piscines, que penser de ce troupeau n'ayant pour but que

le grossissement des biceps, l'hécatombe des records et n'ayant pour lecture que cette littérature (?) sportive où les superlatifs le disputent aux fautes de syntaxe.

Ajoutons qu'aux manifestations sportives précèdent et suivent les hymnes nationaux, et que c'est à Joinville que se tient le Temple militaire-sportif d'ou sortent les champions.

Dans le domaine de l'accaparement de l'esprit c'est pire encore ; la mode crée et dé-

par Maurice LAISANT

APPEL AUX INTELLECTUELS

En janvier 1917, en pleine guerre, Sébastien Faure publiait cet appel aux intellectuels. Nous avons pensé qu'à une époque où la guerre fait rage et où l'union des intellectuels avec le Monde du Travail est essentielle pour y mettre fin, nos lecteurs seront heureux de retrouver la voix du militant anarchiste incomparable.

LE COMITE DE REDACTION.

Messieurs,

Vous avez tout pour vous ; vous êtes en possession des privilèges les plus enviables : heureuse naissance, éducation saine, instruction soignée, prédispositions cultivées, rien n'a manqué au développement des aptitudes que la nature vous avait prodigieusement départies.

Vous avez eu l'avantage de fréquenter les meilleurs écoles, de suivre les cours des maîtres les plus éminents, de grandir dans la contemplation des chefs-d'œuvre, dans la lecture des écrivains de choix et la familiarité des génies poétiques, d'être admis dans les concours de la Science et de l'Art et en honneur. Laboratoires, musées, bi-

bliothèques, tout a été mis à votre disposition. Aussi, vous avez eu la joie de gravir allégrement les pentes qui conduisent aux attitudes sereines de l'intellectualité.

Vous voici sur les sommets. Vos regards découvrent les horizons sans fin, vos oreilles s'émoussent des harmonies et des rumeurs qui font monter tout à tour le merveilleux accord de l'impressionnant concert de la vie et des choses ; dans vos imaginations naissent les évocations magnifiques et vos cœurs, d'une sensibilité et d'une délicatesse qui défient l'analyse, frémissent des émotions que ne saurait connaître qu'infortunément le commun des mortels.

Savants, artistes, vous êtes le cerveau et le cœur de l'Humanité.

C'est ce labeur incessant de la classe ouvrière qui a édifié les maisons qui vous abritent, tissé les vêtements que vous portez, produit les aliments qui vous nourrissent, fabriqué les meubles qui vous entourent et vous a, par suite, institué les loisirs sans lesquels jamais vous ne fussiez devenus les artistes et les savants que vous êtes.

Certes, Messieurs, la joule vous doit beaucoup, mais fose dire que vous lui devez bien davantage. A la rigueur, elle pourrait se passer de vous ; en vérité son existence serait plus dure, plus difficile ; elle serait moins recrée, moins belle, moins noble ; mais vous, vous ne sauriez vous passer de la multitude.

Entendez-vous, Messieurs, l'immensité des devoirs que vous impose ce merveilleux concours de circonstances dont vous êtes les bénéficiaires ? Avez-vous conscience de l'incalculable dette de gratitude que vous avez contractée envers tous les hommes d'hier sans lesquels vous ne seriez presque rien et tous ceux d'aujourd'hui sans lesquels vous ne seriez pas grand-chose ?

Je ne vous fait pas l'injure de penser que vous méconnaissiez les devoirs sacrés de la gratitude et je me permets de vous dire :

Vous pouvez vous acquitter, en une seule fois de la dette qui pèse sur vous. L'heure est décisive ; elle est unique ; ne la laissez pas fuir sans tenter de vous libérer.

Savants, suspendez le cours de vos patientes recherches ; artistes, quittez les hauteurs où vous portez le vol de vos aspirations ; regardez, écoutez.

Allez-vous rester impassible ? Le devez-vous ? Le pouvez-vous ?

Je le sens, je le sais, votre cœur s'émoussé, votre raison se trouble, votre conscience est tourmentée.

Sébastien FAURE.

INTERVIEW DE DANIEL GUÉRIN

La chronique sociale de France a ouvert une grande enquête sur le socialisme à laquelle elle a invité à participer de nombreuses personnalités dont certaines n'ont pas répondu ou se sont excusées. (La chose s'explique sans peine ; qui imagine un Robert Lacsotte, un Guy Mollet ou un Max Lejeune osant encore parler de socialisme ?)

Cependant les diverses tendances représentées ne savent mieux faire que de proposer les méthodes dont l'histoire a établi la faillite et dont les responsables n'ont pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Parmi cette pitoyable cohue d'opinions se heurtant au cercle infernal où les retiennent le passé, le socialisme libertaire un fait du présent et de l'avenir ?

En d'autres termes, pensez-vous que le socialisme est un mouvement historique qui a fait son temps et qui, dans les conditions actuelles, doit être remplacé ou du moins déconsidéré et réformé ?

Or, le socialisme a pour moi une signification très précise : la cessation de l'exploitation de l'homme par l'homme, la disparition de l'Etat politique, la gestion de la société de bas en haut par les producteurs librement associés et fédérés.

II. — Estimez-vous que le socialisme est un fait du passé ou un fait du présent et de l'avenir ?

Le socialisme falsifié qui a cours aujourd'hui est un fait du passé, le socialisme libertaire un fait de l'avenir. Le socialisme est un mouvement historique qui n'a nullement fait son temps. C'est le capitalisme qui a fait son temps et qui doit d'urgence être remplacé, afin que l'humanité survive. Toute sa force, le socialisme la tire de la carence et de la banqueroute du capitalisme. Le socialisme batifouille et n'existe nulle part, mais jamais sa nécessité historique n'a été aussi im-

LA REDACTION.

I. — Quelle signification a pour vous le mot socialisme sur le plan intellectuel et sur le plan affectif ?

L mot socialisme a été vidé de son contenu tant sur le plan des idées que sur le plan des faits. Les livres se comptent aujourd'hui sur les doigts qui expriment un socialisme authentique. On cher-

che en vain sur la planète un seul pays qui soit authentiquement socialiste. En gros, le socialisme a été l'objet de deux falsifications principales. Sous son étiquette, on écoulé deux marchandises également frelatées : un vague réformisme parlementaire, un jacobinisme brutal et omniscient.

III. — Quelle est, selon vous, l'originalité du socialisme français parmi les autres transformations nationales du socialisme ? Quelles difficultés et quelles possibilités particulières voyez-vous pour le socialisme français ?

L'originalité du socialisme français, c'est la tradition libertaire des deux Communes, celle de 1793 et celle de 1971, celle du syndicalisme révolutionnaire d'avant 1914, celle de juin 36. En dépit de l'apparente stalinisation d'un large secteur du mouvement ouvrier de notre pays, cette tradition n'est pas délaissée sous la cendre. Le socialisme français, en outre, s'adresse à un pays où la petite propriété paysanne, artisanale et industrielle demeure, malgré la concentration économique, très importante. Le socialisme français aura l'originalité entre autres, de faire faire l'apprentissage de la libre association à des millions de producteurs.

Quant à la superstition de l'Etat, elle ne risque pas d'empoisonner beaucoup notre socialisme car personne en France ne croit à l'Etat, à l'échelle du pouvoir personnel et technocratique qui s'est emparé par fraude de notre pays, le régir arbitrairement et sans contrôle et réussit, de la sorte, à déconsidérer l'Etat mieux que ne pourrait le faire la propagande de son libéralisme.

La science n'est qu'une des manifestations de l'intelligence de l'homme et elle cesse d'être elle-même lorsqu'elle dessert celui-ci au lieu de le servir.

Hors de cette conception elle n'appartient plus que comme une religion qui, comme toutes les religions, réclame son contingent de sacrifices et se montre sans rapport avec la vie.

CONCLUSION

Pour revenir au point de départ de cette étude, je n'hésite pas à dire qu'il serait démentiel et contraire à nos principes mêmes, de continuer dans un monde futur à administrer et faire vivre nombre d'industries et d'organismes de toutes sortes, qui ne correspondent à aucun besoin réel et qui constituent une entrave à la libération de l'homme.

Si celui-ci veut s'affranchir de la tyrannie du travail forcé, il faut qu'il sache limiter ses désirs ou plutôt ne satisfait que ses propres désirs, dé-

truit, décide de ce qui se portera et ne se portera plus, de ce qui ne se consomme et de ce qui ne se consomme pas. Et le peuple, cheptel docile, accompli demi-tour sur demi-tour aux injonctions des bacheliers qui déclarent qu'il faut bien vivre avec son temps et qu'on ne peut pas faire obstacle au progrès.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

Je n'ai pas le courage, la clairvoyance ou l'honnêteté de reconnaître l'échec indiscutable.

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

CADET LA ROSE, d'Albert Vidalie (Julliard éd.).

Le nouveau livre d'Albert Vidalie est composé de huit nouvelles échelonnées dans le temps et qui n'ont de commun que « l'histoire de brigand » qui forme la trame de chacune et les relie entre elles.

L'auteur s'est employé à adapter son écriture à l'époque et au milieu où se déroulent ces histoires et la réussite est étonnante, si étonnante qu'on croirait parfois à un pastiche si l'on ne retrouvait partout cette tendresse et cette agilité d'expression qui rappelle la Vidalie « Des Bijoux du clair de lune », livre remarquable malheureusement desservi par le film imbecile que Vadim en a tiré. Ainsi « Le Déluge », pour moi la meilleure de ces histoires, fait songer à « La grande rivière au cœur double », le chef-d'œuvre d'Hemingway, comme « Cadet la Rose » rappelle Balzac et le « Massacre de Chamberand », les petits maîtres du XVIII^e siècle.

Exercice de virtuosité ? A mon avis l'ouvrage de Vidalie est autre chose que cela. Il replace la littérature hors du chemin où les moralistes miteux, les philosophes obscurs, les grincheux et les sots s'évertuent de l'embourber. Vidalie raconte des histoires et ces histoires passionnent le lecteur. Voilà bien de quoi faire rugir les petits jeunes gens qui contempnent leur âme à longueur de pages. Vidalie écrit dans une langue savoureuse pleine de finesse et de poésie qui colle à la peau des personnages qu'il nous présente. La belle affaire, diriez-vous ! Balzac, George Sand, Jules Vallès n'ont pas fait autre chose ! Bien sûr, mais les critiques et la nouvelle vague littéraire fissent-ils encore des écrivains réservés aux bibliothèques municipales où, signalons-le en passant, il est difficile de se les procurer car ils sont toujours en mains.

Il existe dans le public une certaine prévention contre le recueil de nouvelles et seuls des ouvrages de qualité comme « Faux passeports » de Plinio ou « Paradis perdu » de Hemingway ont suffi à la surmonter.

Je suis persuadé que « Cadet la Rose » qui en rien ne souffre de la comparaison fera une brillante carrière et contribuera à donner au public le goût de lire des histoires traitées avec un pur respect de l'écriture.

POUSSE AVEC TON PAIN, d'Agathe Godard (Gallimard, éditeur).

Voici un premier livre qui, bien qu'inégal, ne manque pas d'intérêt. L'auteur a voulu nous peindre un certain style de vie à travers une bohème qui, aux terrasses des cafés, entre Saint-Germain-des-Près et Montparnasse, attend la consécration en pratiquant nonchalamment un art et surtout en se livrant à des études savantes sur l'esthétique féminine et sur l'efficacité de ses esprits dévies.

L'affaire serait sans grand intérêt et la petite provinciale qui entre dans cet enfer en ressort heureusement aux dernières pages du livre, si l'on ne rencontrait au hasard de cette histoire mal liée des morceaux fort bien réussis qui dénotent un véritable tempérament d'écrivain, et je pense surtout aux pages consacrées au Bal des Quatre Arts qui avec bonheur recrée la fièvre qui s'empara des ateliers qui préparent cette manifestation annuelle du « bon goût » de la jeunesse des écoles.

Ce livre amusera ceux qui cherchent dans la lecture un dérivatif à leurs soucis et Agathe Godard nous donnera quelque chose de plus consistant pour peu qu'elle suive l'exemple de son héroïne et qu'elle s'évade de milieu sur lesquels on n'a plus grand-chose à apprendre de neuf.

SEBASTIEN FAURE - Son œuvre, sa pensée (Ed. de la Ruche culturelle).

Nos camarades du groupe « Les amis de Sébastien Faure » viennent de publier une brochure qui rappelle brièvement ce que fut l'action de l'incomparable propagandiste des idées libertaires. On trouve au début une brève explication des buts que se proposent les vieux camarades de Sébastien Faure, puis une bibliographie des œuvres de l'orateur, enfin Robert Louzon retrace les grandes lignes de la carrière du militant. Les dernières pages sont consacrées à la manifestation organisée à la Mutualité à l'occasion du centenaire et une analyse des discours prononcés. Ce petit ouvrage documenté permettra à nos jeunes militants de mieux aborder la lecture des œuvres de celui qui fut un des orateurs les plus prestigieux de son époque.

Note de lecture

LE MONDE DES IMPOSTEURS

Le mythe de Jésus est un de ceux qui ont inspiré, croyants ou incroyants, nombre d'écrivains et de penseurs.

Après eux notre ami et collaborateur le docteur Herscovici se penche sur la légende chrétienne et sur l'humanisme qui en découle.

Peut-être en exagère-t-il la priorité lorsqu'il dit de Jésus qu'il fut le premier homme à parler de boné.

Oublie-t-il Socrate qu'il cite pourtant quelques pages avant ? De même on pourrait lui reprocher d'employer le mot Anarchie dans le sens péjoratif que lui donnent les bourgeois, ou de ne pas préciser le terme « d'incroyant » qui dans la pensée de l'auteur définit celui qui refuse

tout idéal, et non celui qui n'attend rien de l'au-delà de la mort. Ces réserves faites, disons que le « Monde des Imposteurs » développe ce point de vue — pensée maîtresse de son auteur — qu'il y a décalage entre le progrès technique de notre civilisation et le progrès moral des hommes, et que les valeurs véritables restent les mêmes en notre vingtième siècle qu'aux premiers balbutiements de l'histoire, comme l'antique barbarie des vagues humanités présentes est demeurée semblable à celle de leurs lointains aïeux.

La sauvagerie de nos contemporains et la caution que leur accordent nos institutions, semblent confirmer pleinement la pessimiste constatation de l'auteur.

M. L.

Vous trouverez à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e) :

Les livres des signataires du MANIFESTE DES « 121 » :

Daniel GUERIN.
La lutte de classes sous la I^{re} République (2 vol.).
Où va le peuple américain (2 vol.).
Au service des Colonisés.
Les Antilles décolonisées.
Jeunesse du socialisme libertaire.

Georges NAVEL.
Travaux.
Parcours.
Sable et limon.
Chacun son royaume. (Editions Gallimard.)

Maurice JOYEUX.
Le Consulat Polonais. (Edition Calmann-Lévy.)

★
Les disques de Catherine SAUVAGE (disques Philips).

CINÉMA L'AVVENTURA

LE CRI avait fait connaître au public parisien le nom de Michel Angelo Antonioni. L'Avventura apportée aujourd'hui l'éclatante confirmation de sa valeur et le place indiscutablement parmi les quelques véritables réalisateurs actuels. Indépendamment même de toute idée préconçue sur ce que doit ou peut être de nos jours le cinéma (il est certain que l'Avventura pourra paraître à certains trop intellectuel, trop « difficile »), on ne peut nier que le film d'Antonioni par la perfection de la mise en scène, la beauté des images, l'extraordinaire interprétation de Monica Vitti et de Gabrielle Ferretti soit un authentique chef-d'œuvre.

Comme dans Le Cri, le propos d'Antonioni est de nous livrer des

êtres irrémédiablement seuls, d'une solitude qui est à l'intérieur d'eux-mêmes. L'immense désert que Sandro porte en lui, rien ne pourra le meubler, pas même l'amour de Claudia, pas même cet érotisme qui le ronge et qui n'est qu'un moyen désespéré de se fuir lui-même. De l'érotisme Antonioni a dit qu'il est la maladie de l'homme moderne. C'est tout au moins la maladie d'une certaine société, celle de la Dolce Vita. Mais, de le répéter, plus que la critique d'une société ou même d'une civilisation décadente, c'est l'expression d'une certaine conception de l'homme et de sa condition dans le monde moderne qu'on trouvera dans l'Avventura.

A. VIARDER

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

LES SIGNATURES ET LES MANIFESTES

« Des fois je me dis que tu joues à me croire et que tu ne me crois pas vraiment et d'autres fois que tu me crois au fond mais que tu fais semblant de ne pas me croire » (Les Mains sales, troisième tableau, Scène 5).

Cette réplique du chef de l'école existentialiste, Jean-Paul Sartre illustre parfaitement l'attitude des jeunes intellectuels partis à sa suite sur le sentier de la guerre. Ils jouent et ne savent pas très bien ce qu'ils doivent croire ou non.

A vrai dire, personne ne sait bien ce qu'il faut croire : sauf une double évidence. La guerre d'Algérie doit prendre fin et l'Algérie un jour ou l'autre finira par accéder à l'indépendance. Mais les jeunes gens qui, cependant, signent des manifestes, portent des valises, reçoivent des amis à coucher, vivent une sorte de songe dont ils se réveillent parfois brutalement en prison.

La solidarité la plus complète doit s'exercer à l'égard de tous ceux qui sont victimes de la répression, mais cette solidarité ne dispense pas de donner son avis et mon avis

étaient des internationalistes, des syndicalistes musulmans que les tueurs nationalistes du G.P.R.A. ont parfois assassinés.

Le régime que propose pour l'Algérie nos défenseurs du F.L.N. serait-il celui d'une petite et d'une grande bourgeoisie arrivant au pouvoir dans un pays décolonialisé ?

En d'autres termes est-il impossible aux yeux de nos pédagogues de sauter l'étape de la petite bourgeoisie nationaliste ? Le propre d'une véritable révolution est de sauter une étape c'est la marque d'un esprit évolutionniste et petit bourgeois de croire qu'une société doit suivre des étapes nécessaires. Les révolutionnaires du passé ont montré par leur expérience qu'il n'est

pas un obstacle qui ne puisse être sauté.

L'attitude de Sartre est-elle d'un conciliateur qui cherche à réunir deux positions opposées ; d'une part la position du révolutionnaire internationaliste, de l'autre la position du petit bourgeois conservateur qui cherche à maintenir ou à augmenter ses privilèges.

Est-ce l'occasion de reconnaître que le nationalisme est le ressort le plus puissant de l'indépendance ? Ceci ne nous semble à aucun degré démontré par l'histoire, ni par la sociologie. Bien au contraire on constate que la qualité nationaliste d'une révolution influe sur le destin ultérieur des populations. Nasser en a donné un exemple parfait.

En conclusion nous apportons notre appui aux victimes de la répression, mais nous croyons qu'il y a un autre chemin à indiquer au peuple Algérien, celui de la révolution internationale.

par Louis CHAVANCE

Tous à la MUTUALITÉ

Vendredi 11 Novembre à 21 heures

pour entendre les dernières créations de notre ami Léo FERRÉ et le magnifique programme

qui vous est précisé en 1^{er} page



Léon de LARA



LES POETES
... Ils ont des paradis que l'on dit artificiel
Et l'on met en prison leurs quatrains de dix sous
Comme si l'on mettait aux fers un édifice
Sous prétexte que les bourgeois sont dans l'égoût.

LES RUPINS
On coup' un têt' par ci par là
vingt ans après tiens nous r'voilà
les rupins c'est comm' la chientité
plus qu'on l'arrach... plus qu'ça r'produit.

MISS GUE GUERRE
Si tu n'veux pas qu'on t'fout' un sac
sur les oreilles
prends ton kloback un vieux rafiot
et allègre demande au vent
d'empousser au cul du bâtiment
Si tu n'veux pas qu'il pousse des glands à ton képi
Si tu n'veux pas c'est prêt' ton droit

(Extrait des dernières œuvres de Léo Ferré.)



— PREUVES (N° 116). Contre mage d'Epinal d'un Camus professeur de morale, contre le malentendu qui fait d'un moralisme raidé et intemporel le fin fond de sa pensée, Serge Doubrovski (« La Morale de Camus ») met en lumière l'élan le plus charnel de la démarche camusienne.

« L'expérience fondamentale qui le hante, c'est le monde vécu comme chaleur et lumière, le soleil ». Autour de ses thèmes privilégiés, c'est une passion de vivre et non pas des règles de vie que nous livre Camus. Ce qui distingue sa morale de celle de Sartre ou de S. de Beauvoir, c'est qu'elle se cherche sur l'arrière plan d'une participation, d'une communion heureuse avec le monde. Contrairement à la réflexion existentialiste, la recherche de Camus ne perd jamais de vue l'importance du vital, et c'est un amour incondicional de la vie, persistant sous la révolte et le déchirement, qui constitue la base concrète de sa morale de la liberté.

Cette révolte dont Camus a voulu tirer les principes d'une civilisation neuve se préparant dans les ténèbres, Dominique Arban (« La Tribu des Beattiks ») nous en donne une image reconnaissable malgré tout le pittoresque dont elle s'affuble et dont on l'affuble. Avec juste le ton de frénésie que demande le sujet, elle nous décrit la génération des beattiks, la nouvelle « génération perdue » d'Amérique. Rejetant le monde tout puissant de l'argent, de la morale officielle et de l'hygiène, des dizaines de milliers de « Vaincus » cherchent en marge de la société des raisons de vivre. La grand'route, l'amour, la drogue, tout leur est bon pour rompre les frontières de la vie quotidienne et découvrir, dans un univers de totale licence, une vérité qui puisse combler leur exigence de plénitude. On a lu trop souvent dans « Colloques de Berlin » organisés par le « Congrès pour la liberté de la Culture » : « Réhabilitation du nationalisme », par H. Lüthy et « Le nationalisme révolutionnaire » d'A. Hourani, en même temps que des extraits des débats provoqués par ces textes. Si dans les différentes formes de totalitarisme issues de la première guerre mondiale, le nationalisme a pu développer jusqu'à la démesure ses visées réactionnaires, les événements récents, révoltes « nationales » en Pologne et en Hongrie, combat

des peuples colonisés pour leur « émancipation nationale » ne porterait-ils pas au premier plan un nationalisme libérateur et constructeur ? A retenir la critique vigoureuse du nationalisme par Lüthy, en regrettant qu'on ne puisse trouver dans cet ensemble des éléments pour une appréciation plus juste du nationalisme « tourné vers l'avenir » de peuples en voie de « décolonisation ».

En bref :

— LA NEF : « La Française aujourd'hui » ; un ensemble d'articles centrés sur les rapports de la femme et du travail.

— CAHIERS DU SOCIALISME LIBERTAIRE : numéro spécial sur la pensée d'E. Reclus (extraits de ses œuvres et de sa correspondance).

René FUGLER

Billet COMMENT L'ÊTRE PEUT-IL CHERCHER A S'ÉLEVER ?

TOUT être possédé à l'état primitif, une sorte d'égoïsme ignoré, d'apathe volontaire, de sommeil à réveiller ; il faut donc dominer sa nature impropre, et pour ce, se faire le spectateur de son processus interne.

Mais pour arriver à cette gageure, pour arriver si l'on peut dire à « se séparer de lui-même », il faut d'abord « entendre », voir et pénétrer la vie qui l'entoure ; il y sentira alors « l'appel », et peut-être se débattra-t-il contre ce visiteur importun ? Si la lutte s'engage, c'est que précisément l'être a été touché au plus profond de lui-même, et c'est dès le début de son ascension. Car le refus à s'engager est l'emblème fondamental de la médiocrité.

Il accepte ainsi, progressivement, ce dépouillement complet de son « moi », parce qu'il comprend alors qu'il peut lui apporter sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ

leur valeur expressive ; et c'est parce qu'il sent cette nécessité de renouvellement, de création, de se construire une force d'évolution, que l'être cherchera un enrichissement culturel gratuit de sa pensée, une base solide sur laquelle il s'appuiera pour tenter de donner une solution approximative à la question humaine, si diverse ! Il pourra exploiter cette richesse au contact d'autres êtres, se faisant « réceptif » afin d'atteindre mieux au contenu du cosmos individuel. Avec ces reflets de l'image d'autrui en lui, il s'acheminera peu à peu vers la connaissance universelle.

Mais, pour que se fasse le prolongement de l'être dans l'action efficace, il devra se produire une synchronisation progressive, équilibrée, des forces physique, morale et intellectuelle, qui le conduira vers sa plénitude — l'exaltation est une force débridée qui dérive et se perd, et il faut à l'homme qui s'élève une « force dirigée ».

Parvenu à cette maîtrise de sa nature, il pourra se faire le support de tout un monde qu'il s'efforce de comprendre et guider sans cesse mieux, et en même temps que s'accroît en lui le sens des responsabilités, il aura dans son ascension apprécié les sentiments de Justice et de Liberté, parce qu'il en aura éprouvé toute la valeur. Il sera alors un homme parmi les hommes.

Toute sa vie aura été une « Vocation » choisie librement, un don de sa personne, et il sera cette petite lumière qui brille dans la ville allumée au Flambeau de nos Aïeux, humble dans sa richesse, et confondue parmi mille autres scintillements, confondue et obscure, mais qui tient avec résolution sa place, une place si ingrate soit-elle, dans la multitude, et qui sait consciemment qu'il est aussi l'instrument d'un idéal humain de fraternité, de grandeur admirable et de dévouement désintéressé.

par Myck Arman RUIZ